

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Un chantre de l'espérance : Péguy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 267-278

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Un chantre de l'espérance: Péguy*

Un méfait notable de nos souffrances et de nos angoisses c'est que — sous prétexte d'un surcroît de présence ou d'attention — elles tuent en nous quelque chose de la vie. Nous nous durcissons dans notre crispation douloureuse : un peu de raideur s'installe, l'ombre de la mort descend en nous.

La lecture de Péguy pourrait nous aider à remonter le courant dans le sens de la vie, jusqu'à son point d'origine. L'espérance nous initie à ce qu'il y a peut-être de plus profond dans le mystère de Dieu et donc aussi de nous-mêmes.

Je ne retiendrai ici que *Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu*.

## **Naissance du Mystère**

Péguy vient de célébrer ses quarante ans : l'âge où l'homme sait enfin, non seulement qui il est, mais encore « que l'on n'est pas heureux » (II, 228 et ss.)<sup>1</sup>. Il vient d'achever sa *Jeanne d'Arc* où la foi et la charité de la petite Lorraine la conduisent en pleine détresse, la tentation du désespoir la menace gravement. Elle n'en peut plus de constater l'ampleur croissante du mal, du malheur, de l'ingratitude universelle. Néanmoins, Madame Gervaise la conduit vers la saisie de l'universelle et permanente présence de l'action de Dieu.

<sup>1</sup> Les références mises entre parenthèses renvoient aux œuvres de Péguy éditées par Gallimard, collection de la Pléiade. Tomes I et II : œuvres en prose ; III : œuvres poétiques.

Sans cloute, Péguy écrit-il dans l'espoir de voir plus clair en lui et de mieux comprendre son cheminement spirituel. Tant de circonstances de la vie l'ont conduit dans une nuit opaque. Et là, mystérieusement, il s'ouvre à l'espérance, car la grâce « est maline, comme disaient les bonnes femmes, et par elle la route qu'on avait commencée, on ne la finit pas, et la route qu'on n'avait pas commencée, on la finit ». C'est, en effet, que la grâce « fait faire ce que l'on ne veut pas faire, mon ami, et elle fait arriver du pied qu'on n'était pas parti » (II, 225). Au centre de son âme, le point de détresse devient point d'espérance.

Un jour comblé de douce lumière, les jeux des enfants et leurs éclats de rire peuvent accuser, par contraste, notre peine ; mais ils peuvent, tout autant, être vécus comme une invite à nous laisser visiter par la vie. Au carrefour de ses échecs, de ses déconvenues et de ses tentations, Péguy s'enfonce dans la lecture de l'Évangile et de ses propres enfants : il y découvre la paternité de Dieu et Jésus-Christ, espérance comblée de Dieu et de l'homme.

### **Tout se tient dans la pensée de Péguy**

Par son ascendance, il est profondément enraciné à la fois dans la nature — une nature active et vivante — et dans une tradition artisanale qui épouse avec respect le travail de la nature, lui donnant un visage et un accomplissement humains.

Péguy perçoit quelque chose de *l'enfance* dans la *nature*, car elle ne cesse de naître et de créer, d'inventer, comme dans les hommes du peuple qui, demeurés proches d'elle, l'imitent et obéissent à ses sollicitations.

Par ailleurs, aux yeux de Péguy, le *génie* lui aussi « n'est que jeunesse (...). Il n'est qu'ignorance, il est tout ignorance du vieillissement » (II, 316). Le regard qu'il porte sur le monde est totalement neuf, ce n'est pas un regard habitué qui tombe sur un objet déjà connu, mais « sur l'objet premier d'un regard premier, comme un objet tout vert, comme l'objet tout nouveau et neuf et tout vert d'un regard nouveau et vert, d'un regard tout neuf. Il [voit] le monde comme s'il venait enfin de venir au monde » (II, 314). Ainsi, le regardé et le regardant communient

à l'intérieur d'un commun surgissement d'être et de vie ; il y a parfaite adéquation de l'un à l'autre, dans l'absence de toute distance et de tout durcissement : nulle extériorité.

L'enfance de la nature s'épanouit dans la vivacité des enfants, dociles « à la vaillance, à la verdeur de la réalité. A la souplesse de la réalité » (II, 126), et s'exprime dans ce que l'on appelle *les mots* d'enfant aussi bien que dans ceux du génie. Les uns comme les autres, naïvement, font éclater toute logique abstraite et carcérale, toute sclérose : car ils sont prononcés par des êtres qui se tiennent encore dans la proximité immédiate de la source (cf. II, 322). Le génie cesse d'être lui-même dès lors qu'il s'éloigne de l'enfance ; c'est vrai également pour l'homme qui se réclame de la religion chrétienne, religion « qui fait de l'humilité plus peut-être qu'une vertu, son mode même et son rythme, son goût secret, son attitude extérieure et profonde, charnelle et spirituelle, sa posture, ses mœurs, son expérience perpétuelle, presque son être » (II, 1064).

Ainsi, sommes-nous mieux en mesure de comprendre où et comment Péguy situe le mystère de l'espérance humaine : elle ne fait qu'un avec le Verbe qui s'est dépouillé de lui-même, avec *Jésus-Christ*, incarnation de l'éternelle enfance, de l'enfance dans sa plénitude. D'Eve à Marie, l'humanité entière avec toute la création s'achemine vers l'enfant Jésus<sup>2</sup> venu restaurer le monde dans sa fraîcheur originelle, fraîcheur flétrie par le péché, l'habitude, le vieillissement, une certaine qualité d'expérience. Si Dieu seul est la source suprême, la forme et le modèle de toute enfance, seul Dieu sera la source, le modèle et la forme de toute espérance.

*Il allait hériter d'un monde déjà fait.  
Et pourtant il allait tout jeune le refaire.  
Il allait procéder de la cause à l'effet  
Comme le Fils procède en descendant du Père. (...)*

*Il allait hériter d'un monde déjà vieux.  
Et pourtant il allait tout enfant le refondre... (1087)*

<sup>2</sup> Cf. *Eve* III, 1043-1068.

## **L'enfant, sommet de la création**

Tout semble naître dans *le Porche* d'une longue méditation, d'une rêverie émerveillée qui a l'enfant pour thème. Dieu éclate dans sa création, mais celle-ci paraît s'épanouir dans les enfants. « Mes créatures. / Dans le regard et dans la voix des enfants. / Car les enfants sont plus mes créatures. / Que les hommes. / Ils n'ont pas encore été défaits par la vie. / De la terre (...) Et la voix des enfants est plus pure que la voix du vent dans le calme de la vallée. / Dans la vallée recoite. / Et le regard des enfants est plus pur que le bleu du ciel, que le laiteux du ciel, et qu'un rayon d'étoile dans la calme nuit. » (III, 531-2)

Ce regard vient, doux, insoutenable, tout droit du paradis (cf. 552), et nous verrons que, finalement, leur regard et leur voix se confondent avec ceux mêmes de Jésus (cf. 555), de ce Jésus en qui et de qui prolifère la charité, sommet et source du monde recréé : charité divine au cœur de laquelle nous pouvons percevoir la joie et l'inquiétude, le tremblement de l'espérance.

## **L'enfant, force et faiblesse**

Par ailleurs, un trait propre à l'enfant n'est-il pas un mélange de faiblesse, de petitesse et de fragilité qui l'assujettit à mille frayeurs, et de droiture, de force, de grandeur où s'exprime quelque chose d'invincible et d'immortel ? Péguy compare l'espérance à la petite flamme du sanctuaire qui atteste imperturbablement la présence concrète du Christ dans le sacrement. « Une flamme tremblotante a traversé l'épaisseur des mondes. / Une flamme vacillante a traversé l'épaisseur des temps. / Une flamme anxieuse a traversé l'épaisseur des nuits. / (...) Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort » (535).

Non seulement Péguy assimile l'espérance à un enfant — à l'être humain en ce qu'il a de plus fragile, mais encore à ce qui est le plus délicat dans l'enfance : à une petite fille, toute neuve, nouvellement née (cf. 536) ; et c'est en cela que résident sa grandeur et sa beauté. Comme tout ce qui commence, elle a « une vertu qui ne se retrouve jamais plus. / Une force, une nouveauté, une fraîcheur comme l'aube » (550).

## **Travail et jeu**

Pour l'enfant, jouer c'est travailler, et travailler c'est jouer. Il vit dans l'invention permanente et gratuite du jeu où toujours tout est nouveau, où toujours tout commence. Il ne se comporte jamais avec le sérieux des grandes personnes soucieuses de calculer, d'organiser, d'accumuler expériences et habitudes où règnent l'usure, la raideur et la mort. La petite fille espérance, semblable sur notre chemin raboteux au chien qui va et vient sans cesse (cf. 646 et ss.), qui ne ménage pas ses forces, qui recommence vingt fois les mêmes gestes, ressemble à s'y méprendre à la Sagesse même de Dieu, pour laquelle « Rien n'est jamais rien. Tout est nouveau. Tout est autre. / Tout est différent. / Au regard de Dieu rien ne se recommence » (651).

Dieu a créé l'univers pour le couronner de la voix et du regard des enfants. L'homme, finalement, ne travaille jamais que pour les enfants (cf. 540), en sorte qu'ils constituent le centre, le noyau, la source et la cause de toute activité : rien ne se fait que pour eux, et tout ce qui se fait dans le monde, ne se fait que pour eux (cf. 552). Ainsi, l'espérance porte et conduit et entraîne tout, elle ne s'enferme pas dans l'immédiat (cf. 538-9).

## **De l'enfance à la paternité**

Péguy contemplant sa paternité humaine entièrement ouverte à l'enfant, au devenir mystérieux et imprévisible de l'enfant, s'est vu renvoyé à la paternité divine qui ne travaille que pour l'avènement et le règne de l'enfant, près de qui « les plus grands saints ne sont que vieillesse et décrépitude » (553).

Dès l'instant où la paternité charnelle est perçue si profondément conjointe à la divine paternité, tout naturellement, des enfants Péguy pourra dire : « Vous êtes tous des enfants Jésus » (553). Cette coïncidence merveilleuse, miraculeuse, est celle même de la sainteté — impossible, sauf en Marie « pure et jeune comme l'espérance » (563). Notre Dame vit dans son éternelle jeunesse, alors que les saints, même les plus grands, sont toujours enlaidis de quelque vieillissement, demeurent toujours distants, si peu soit-il, de Jésus ; comme l'homme

adulte est distant de l'enfant souple « comme une tige bien souple et bien montante d'une plante vigoureuse. / D'une jeune plante. / Comme la tige même de la montante espérance » (560).

Cet espace qui sépare les uns des autres révèle le lieu où se répandent les soucis, les inquiétudes, les angoisses de l'homme ; où surgissent le péché, les scléroses de tous ordres ; où tremble, vacille et jaillit l'espérance qui cherche à chanter dans le cœur de l'homme et qui ne cesse d'éclater — non sans angoisse même — dans le cœur de Dieu. Car « ce pécheur qui est parti et qui a failli se perdre / Par son départ même et parce qu'il allait manquer à l'appel du soir / Il a fait naître la crainte et ainsi il a fait jaillir *l'espérance* même / Au cœur de Dieu même, / Au cœur de Jésus. / Le tremblement de la crainte et le frisson, / Le frémissement de l'espérance. // Par cette brebis égarée Jésus a connu la crainte dans l'amour. / Et ce que la divine espérance met de tremblement dans la charité même » (571).

### **L'espérance divine et l'espérance humaine**

Péguy nous laisse entendre que, en définitive, il s'avère plus facile pour l'homme d'espérer en Dieu que pour Dieu d'espérer en l'homme. Père de famille au désespoir, l'homme a toujours la possibilité de se faire petit et de remettre ses soucis, ses enfants malades entre les mains de celle qui coïncide avec le jaillissement de la jeunesse divine dans notre chair. « Lui, hardi comme un homme. / Il avait pris, par la prière il avait pris. / Ses trois enfants dans la maladie, dans la misère où ils gisaient. / Et tranquillement il vous les avait mis. / Tout tranquillement dans les bras de celle qui est chargée de toutes les douleurs du monde. / Et qui a déjà les bras si chargés. / Car le Fils a pris tous les péchés. / Mais la Mère a pris toutes les douleurs » (558). A l'heure où l'homme se décrispe et s'ouvre au courant de la vie, il est assuré que son espérance ne le décevra pas.

En revanche, l'espérance chez Dieu a quelque chose, si possible, de plus angoissé, de plus menacé. C'est que « Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel » avait créé un univers jeune, dans un climat de grâce et de liberté, et « Anxieux il voyait d'un regard paternel / Le

monde appareiller au seuil de ce naufrage »<sup>3</sup>. La liberté implique le pouvoir de consentir aussi bien que de refuser, de se révolter aussi bien que de communier dans l'acquiescement de l'amour. L'angoisse et l'espérance de Dieu naissent de l'imprévisible réaction de la liberté de l'homme, bientôt brebis égarée. « Car si je les soutiens toujours et je les soutiens trop. / Ils ne sauront jamais nager eux-mêmes. / Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment / Ces pauvres enfants boiraient peut-être un mauvais coup. / Telle est la difficulté, elle est grande. / (...) D'une part, il faut qu'ils fassent leur salut eux-mêmes. / C'est la règle. / Et elle est formelle. Autrement ce ne serait pas intéressant. Ils ne seraient pas des hommes. / Or je veux qu'ils soient virils, qu'ils soient des hommes et qu'ils gagnent eux-mêmes / Leurs éperons de chevaliers. / D'autre part il ne faut pas qu'ils boivent un mauvais coup / Ayant fait un plongeon dans l'ingratitude du péché. / Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu »<sup>4</sup>.

### L'âme espérance

Nous l'avons vu, l'activité de l'homme part de *l'enfant*, des besoins de l'enfant et retourne à lui. L'univers se tisse autour de lui dont il constitue, en quelque sorte, l'âme vive. Par ailleurs, l'activité de Dieu semble elle aussi avoir pour centre, à travers la toujours jeune *Marie*, le Seigneur *Jésus* : elle naît de lui, revient à lui : il en est l'âme vivante. Au sein de l'humanité, il est « le bourgeonnement de l'espérance qui pointe au cœur plus douce que le fin bourgeon d'avril » (578). Si les enfants portent et entraînent leurs parents, si l'âme porte et entraîne le corps, si Jésus porte et entraîne son corps qui est l'humanité, l'*espérance* porte et entraîne le corps du péché et le transfigure dans une vie nouvelle. « Comme on voit, comme on sent la sève au mois de mai / Poindre sous la dure écorce, / Ainsi on sent, ainsi on voit au mois de Pâques / Un sang nouveau monter et poindre / Sous la dure écorce du cœur, / sous l'écorce de la colère, sous l'écorce du désespoir / Sous la dure écorce du péché » (585). Mais cette « remontée de l'espérance charnelle » dépend d'une vie donnée, d'une vie communiquée et confiée

<sup>3</sup> *Eve* (début)

<sup>4</sup> *Le Mystère des Saints Innocents* (III, 714).



par Jésus, *Parole* de Dieu. « Jésus-Christ, mon enfant, n'est pas venu pour nous dire des fariboles. / Tu comprends, il n'a pas fait le voyage de venir sur terre, / Un grand voyage, entre nous. / (Et il était si bien où il était.) / (Avant de venir. / Il n'avait pas tous nos soucis.) / Il n'a pas fait le voyage de descendre sur terre / Pour venir nous conter des amusettes. / Et des blagues » (587).

Cette Parole divine, comme les enfants et comme l'espérance, est toute-puissante et terriblement fragile : elle est une âme qui se cherche un corps. Le Christ est venu nous apporter des « paroles vivantes. A nourrir » qui ne peuvent se conserver que vivantes, « Nourries vivantes, / Nourries, portées, chauffées, chaudes dans un cœur vivant. / Nullement conservées moisies dans des petites boîtes en bois ou en carton » (588-9). Paroles divines, vivantes et vivifiantes exprimées dans la chair, elles nous invitent à « Profiter de ce que nous sommes charnels pour les conserver, pour les réchauffer, pour les nourrir en nous vivantes et charnelles... » (589).

Nous avons donc à leur assurer un corps, celui de notre être, de notre existence, de notre famille, de notre paroisse, de notre pays. « C'est de nous qu'il dépend que la parole éternelle / Retentisse ou ne retentisse pas » (592).

Voilà pourquoi le bûcheron songe à ses enfants, à leur avenir, car il faut que la paysannerie continue, que la chrétienté continue, que la France, que la Lorraine continuent (cf. 544 et ss. ; 592).

L'espérance est à la fois charnelle et spirituelle : elle assure tout uniment l'écoulement régulier des jours, des saisons, des fruits, de la vie et de l'éternité ; en elle se fonde la perpétuité charnelle des créatures, si bien que « dans les mêmes poitrines, dans les mêmes cœurs, jusqu'à l'enterrement du monde, / Se relayant / Dans la même espérance [elles] se passent la parole de Dieu » (595).

Non seulement l'espérance vient nourrir d'éternité notre temps, mais elle convoque les réalités terrestres et temporelles pour qu'elles entourent, protègent et transmettent l'éternité qui les habite. « Comme les fidèles se passent de main en main l'eau bénite, / Ainsi nous fidèles nous devons nous passer de cœur en cœur la parole de Dieu. / De main en main, de cœur en cœur nous devons nous passer la

divine / Espérance » (596). Moins peut-être l'espérance que nous mettons en Dieu, que l'espérance mise follement par Dieu en nous. Il dépend de nous que Dieu ne soit pas privé de sa créature. « Grâce unique, un infirme, une créature infirme porte Dieu. / Et Dieu peut manquer de cette créature. / Elle peut manquer dans son compte et dans son recensement, / Quand il compte ses brebis, manquer à son amour et à son être même, / Faire mentir son espérance » (597).

### **Mimer l'espérance divine**

Sans doute, éprouvons-nous, aujourd'hui plus que jamais peut-être, combien espérer est chose difficile, impossible même sans une aide très particulière et très intime. Vraiment, l'espérance est un don surnaturel. Péguy mieux que personne a connu cette épreuve, mais il en a triomphé en contemplant Dieu lui-même. Il a compris, dans une adhésion de tout son être, que nous n'avions qu'un geste à faire : celui des enfants qui, à un certain âge, s'amuse à redire les mêmes mots et à refaire les mêmes gestes que leurs parents. Il s'agit de mimer Dieu qui ne cesse d'espérer en l'homme, de se fier en l'homme en lui confiant son bien le plus précieux, son propre Fils, son Unique. « Il faut avoir cette confiance en Dieu d'avoir espérance en lui. / Il faut faire cette confiance à Dieu d'avoir espérance en lui (...) Il faut avoir cette foi en Dieu que d'espérer en lui » (602-3). Car « Tous les sentiments, tous les mouvements que nous devons avoir pour Dieu, / Dieu les a eus pour nous, il a commencé de les avoir pour nous. / (...) Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant, il a bien eu confiance en nous » (603 ; cf. 611).

Précisons la perspective. Imiter, mimer Dieu, espérer en lui implique que nous nous mettions à entrer dans ses vues, à faire nôtres ses projets. Nous avons couronné d'épines son Fils, mais nous pouvons désormais, par la pénitence du cœur et le repentir, couronner l'espérance que le Père a mise en nous. Car une âme égarée « a fait trembler le cœur même de Dieu. / Du tremblement de la crainte et du tremblement de l'espoir (...). / Et ensuite, et ainsi, et aussi / De ce qui est lié à la crainte, à la peur, à l'inquiétude (...) / D'une liaison indélébile, d'une liaison indéfaisable, / Temporelle, éternelle, d'un indéfaisable lien / Elle a fait trembler le cœur de Dieu / Du tremblement même

de l'espérance. / Elle a introduit au cœur même de Dieu la théologale / Espérance » (609).

Si mon acte de repentir, si ma pénitence vient couronner une espérance de Dieu — qui aime tous les hommes en charité, mais de plus, aime les pécheurs en espérance —, inversement, ma pénitence se trouve comme habitée, vivifiée, animée par l'espérance de Dieu « qui rejaille dans la pénitence même, / Dans la basse pénitence » (611). Ainsi, brebis perdue, je me laisse retrouver, je consens à l'appel, conscient de ce que Dieu « a remis son espérance / A la discrétion du dernier des pécheurs » (615). Nous imitons Dieu, nous entrons dans ses vues, nous pouvons espérer envers et contre tout si, répondant à l'appel, nous apaisons la divine angoisse consolant la sainte Agonie et ne faisons pas mentir son espérance.

### **En tête de la procession**

Péguy conçoit finalement la vie comme une immense procession des hommes et de l'univers entier qu'anime sans cesse une vie débordante. Procession conduite auprès de Dieu par une espérance à la fois espiègle et grave, épousant l'être, ne faisant qu'un avec lui.

L'espérance apparaît d'abord comme un incoercible élan vital que viennent expliciter mille images relatives au printemps, à la naissance, celle d'un être, celle d'un jour ou d'une saison. Cet élan ne peut que nous arracher à nous-même, nous aider à dépasser tout ce qui ressemble à un repli sur soi, à un arrêt, à une habitude ou à un vieillissement. Elle s'incarne dans la liquidité de la vie, l'eau courante qui irrigue les jardins et les champs, l'eau qui devient le vin et le sang, l'eau du Baptême, le vin de l'Eucharistie. Notre espérance, c'est la vie même qui s'épanche du cœur de Dieu au travers du cœur transpercé de Jésus (cf. 534-5), elle est « un clou de tendresse » qui lie à tout jamais Dieu à l'homme, son enfant et l'homme à Dieu son Père ; instinct vital qui se rit de la mort aux trop nombreux visages, sauvant ainsi de la dérive le charnel et le temporel. Elle n'apporte pas la sécurité, elle suscite un élan éperdu de confiance. Car, jaillissant toujours neuve, pure et fraîche, elle est capable de faire du neuf avec

du vieux, du pur avec de l'impur. « Des matins jeunes avec des vieux soirs. / Des âmes claires avec des âmes troubles. // De l'eau claire avec de l'eau trouble. / De l'eau, des âmes enfants avec des âmes usées. // Des âmes levantes avec des âmes couchantes. / Des âmes courantes avec des âmes stagnantes » (640). Elle est une perpétuelle promesse de lumière dans les ténèbres ; assez puissante pour tout transformer, pour tout transfigurer, elle nous empêche de désespérer de qui que ce soit, de quoi que ce soit. « C'est justement avec les eaux mauvaises qu'elle fait ses sources d'eau pure. / Et c'est pour cela qu'elle n'en manque jamais » (640).

### **La nuit espérance**

On dirait que l'espérance ne peut que nous surprendre en flagrant délit de gravité, de vaine et orgueilleuse inquiétude, incapables d'épouser pleinement la réalité. Alors que, par contraste, elle apparaît pure espièglerie, ignorante de tout ménagement et de toute avaricieuse prévoyance, habile même à nous tromper dans le temps, sur la terre, pour nous épargner d'être jamais déçus dans l'éternité.

Et néanmoins, comme en l'homme toujours sommeille d'un œil l'enfant que nous étions, elle trouve en nous une sourde complicité — agréable à Dieu (cf. 655). « Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que ça ira mieux. / Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin. / Ça est étonnant (...) / Et j'en suis étonné moi-même » (534), s'exclame Dieu. Elle est vivante, la passionnée de la vie, elle ne cesse de nous entraîner au-delà de tout ; elle nous invite à marcher, à courir comme les enfants qui boivent le chemin. « Ils ne vont pas, ils ne courent pas pour arriver. Ils arrivent pour courir. Ils arrivent pour aller » (657).

Sa sagesse ne ressemble pas à la nôtre. Ses calculs ne sont pas les nôtres. Elle compte que nous avons toute la vie devant nous. « Comme elle se trompe. Comme elle a raison. / Car n'avons-nous point toute la Vie devant nous. / La seule qui compte. Toute la vie Eternelle » (648).

C'est là et nulle part ailleurs que nous conduit l'espérance, à travers tout ce que nous endurons. C'est parce qu'elle coïncide avec l'être que son meilleur complice est le sommeil. L'enfant, épuisé de ses jeux, de ses allées et venues, tombe dans le sommeil, qui est « comme une bonne nourriture d'être, / Comme un renforcement d'être, comme une réserve d'être, / Inépuisable (...) » (656). Si l'enfant est le long du jour infatigable, c'est que la nuit le plonge dans son océan d'être, de fraîcheur, de nouveauté, de souplesse et de vie. Il se gorge de cette nourriture « plus nourrissante que le pain et le vin » (655). La nuit transforme tout : les obstacles tombent qui séparaient les êtres, les choses, l'homme de lui-même, de l'univers et de Dieu, en sorte qu'il retrouve le contact avec l'intime de soi. La nuit le conduit vers l'unité originelle et féconde. La nuit est l'instrument, « la matière même et la résidence de l'espérance » (663), complice de Dieu, elle fait tomber l'homme dans le piège de Ses bras (cf. 665), il lui confie, s'il est docile à l'espérance, le gouvernement de ses affaires, acceptant sagement de remettre au lendemain ce qu'il pourrait accomplir le jour même. « Parce que d'ici demain, moi, Dieu, j'aurai peut-être passé (...). Heureux qui remet, c'est-à-dire / Heureux qui espère. Et qui dort » (659).

Gabriel Ispérian